

Les ateliers Sciences Po en classe de Première (année scolaire 2010)

Première et deuxième séquence

Dates	Thème Supports	Objectifs
<p>1^{ère} séquence du mercredi 2 septembre</p> <p>2^{ème} séquence du mercredi 29 septembre</p>	<p>La stratégie</p> <p><i>"Guérilla dans le désert", 1920, (T.E. Lawrence)</i></p> <p>[extraits distribués aux élèves]</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Thomas Edward Lawrence est plus connu sous le nom de <i>Lawrence d'Arabie</i> ; de nombreux sites Internet lui sont consacrés ; il a écrit <i>"Les Sept Piliers de la Sagesse"</i>, œuvre qui fait partie du patrimoine littéraire ; - T.E. Lawrence a directement participé aux combats dans la péninsule arabique qui ont accompagné la "chute de l'Empire Ottoman" (dont les effets perdurent aujourd'hui) ; à propos d'Empire Ottoman, demandez-vous ce que faisaient "les Turcs" à Vienne en 1529 et en 1683 ? - il s'agit d'un moment du programme d'Histoire de classe de 1^{ère} (la Première guerre mondiale) ; - la question de la "guérilla" se pose encore aujourd'hui, notamment en Afghanistan où des soldats français originaires de Nouvelle-Calédonie sont engagés ; voir articles de "Courrier International" ; - difficile de suivre cette épopée sans carte du Moyen-Proche Orient ; il faut pouvoir situer : La Mecque, Médine, Rabegh, Wejh, Hedjaz, Akaba, Damas... ; c'est l'occasion de faire de la géographie et de se souvenir que <i>"la politique d'un État est dans sa géographie"</i> [qui a dit cela ?] ; - il faut investir les domaines de la "géostratégie", s'intéresser aux "rapports de forces planétaires", comprendre "la guerre" qui n'est (d'après Karl von Clausewitz, cité par T.E. Lawrence) <i>"que la continuation des relations politiques avec d'autres moyens"</i>... ; - des sites Internet sont consacrés aux questions stratégiques ou géo-politiques où l'on retrouve toujours des références à <i>"Guérilla dans le Désert"</i> ; d'autres sites étendent les enseignements de "la guerre" à d'autres domaines ; le site "Infoguerre", par exemple, <i>"analyse les problématiques de guerre de l'information ainsi que les stratégies de puissance à l'œuvre dans le monde contemporain"</i> : http://infoguerre.fr - un film <i>Lawrence d'Arabie (Lawrence of Arabia)</i> a été réalisé par David Lean en 1962 avec Peter O'Toole, Alec Guinness, Omar Sharif, Anthony Quinn, Claude Rains.

« Guérilla dans le désert »



« Le verrou de Rabegh »

La révolte arabe débuta en juin 1916 par une attaque surprise lancée par les guerriers des tribus, mal armés et inexpérimentés contre les garnisons turques de Médine et de La Mecque. Après quelques jours d'efforts infructueux, ils se retirèrent hors de portée de l'artillerie de la forteresse et entamèrent un blocus. Cette tactique entraîna la rapide soumission de La Mecque dont les voies de communication terrestres étaient trop longues et trop malaisées pour être assurées par les seuls Turcs. Médine, cependant, était reliée par chemin de fer au gros de l'armée ennemie stationnée en Syrie. La supériorité numérique et matérielle des Turcs leur permit, en une semaine de combats, de rétablir la voie ferrée et de renforcer la garnison momentanément assiégée à Médine. Cela obligea les attaquants à se replier graduellement, à mesure que les Turcs se faisaient plus offensifs. **Les forces arabes se retirèrent finalement à quelque 75 km vers le sud-ouest et elles prirent position sur les hauteurs, sur la principale route vers La Mecque.**

La campagne s'interrompit alors durant plusieurs semaines. Tandis que les deux camps retrouvaient leur souffle, les Turcs se préparaient à reprendre l'initiative en envoyant à La Mecque un corps expéditionnaire afin de mater la révolte là même où elle avait éclaté. Ils dépêchèrent un corps d'armée à Médine par chemin de fer et le renforcèrent au-delà des effectifs habituels par des canons, des automobiles, des avions, des mitrailleuses ainsi que des chevaux, des mulets, des chameaux... Ils entamèrent alors leur progression le long de la principale route qui, à l'ouest, relie Médine et La Mecque. La distance totale était d'environ 375 km. Les 75 premiers en furent franchis très facilement. Vint ensuite une chaîne de collines, large de 35 km, où les guerriers de Fayçal s'étaient embusqués, sur la défensive. Après ces collines, un terrain plat s'étendait sur une centaine de kilomètres, le long de la côte qui mène à **Rabegh**, environ à mi-route. Rabegh est un petit port sur la mer Rouge, doté d'un bon mouillage pour les bateaux. Le frère aîné de Fayçal, chérif Ali, s'y trouvait avec d'autres forces tribales et l'ébauche d'une armée arabe régulière, recrutée parmi les officiers et les soldats arabes qui avaient servi dans l'armée turque. Ceux-ci voulaient maintenant combattre leurs anciens maîtres et obtenir leur indépendance nationale.

Nos conseillers militaires nous avaient expliqué que Rabegh était la clé de La Mecque. En effet, aucune armée ne pouvait suivre la route principale sans occuper la ville et s'abreuver aux puits de ses palmeraies. Il était donc de la plus haute importance de défendre cette place. L'action pouvait être soutenue efficacement par la marine, à partir du port, et la ceinture de palmeraies pouvait servir de position retranchée

tenue par les troupes. [...] Nous étions prisonniers de la formule de Foch selon laquelle l'objectif de la guerre moderne est de rechercher l'armée de l'ennemi, centre de sa force, et de l'anéantir dans une bataille. [...]

Les Turcs mirent soudain à l'épreuve la conviction que je m'étais forgée, en amorçant leur avancée vers La Mecque. **En 24 heures, ils passèrent à travers ces montagnes que j'avais estimées "imprenables" et, à partir de là, progressèrent lentement vers Rabegh.** [...] Le succès ennemi nous avait placés dans une position critique. **La force stationnée à Rabegh était incapable de repousser l'attaque d'un bataillon et à plus forte raison celle d'un corps d'armée.** [...]

« Le grand tournant de Wejh »

En cette conjoncture désespérée, je pensai qu'il se pouvait que les irréguliers aient plus d'usage en profondeur que frontalement. [...] Pour l'heure, le flanc ennemi s'étendait sur 75 km de leur première ligne à Médine. **Mais si nous nous déplaçons vers le chemin de fer du Hedjaz, en passant derrière Médine, nous pouvions étendre notre menace potentielle jusqu'à Damas, plus de 1 200 km au nord. Un tel mouvement contraindrait les Turcs à la défensive et nous permettrait de reprendre l'initiative.** Quoi qu'il en soit, cela semblait être notre dernière chance. De sorte qu'en janvier 1917, tournant le dos à La Mecque, à Rabegh et aux Turcs, nous emmenâmes tous les guerriers de Fayçal en direction du nord jusqu'à **Wejh** (300 km). Cela fut possible grâce à l'appui de la flotte anglaise de la mer Rouge qui, tout au long de la côte, nous ravitailla en vivres et en eau, nous appuya de son artillerie et nous adjoignit une compagnie de débarquement une fois notre objectif atteint.

Ce mouvement excentrique agit comme par magie. Clausewitz avait dit que les arrière-gardes règlent l'attitude de l'ennemi comme une pendule, non pas par leur action mais du seul fait de leur existence. Nous ne fîmes rien de précis, mais notre marche rappela aux Turcs - qui étaient sur le point d'entrer dans Rabegh - tout le chemin qui les séparait de Médine, derrière eux, et les amena à partager leurs forces en deux. Une moitié prit la position retranchée aux environs de la ville, et la tint jusqu'après l'armistice. L'autre moitié fut répartie le long de la ligne de chemin de fer pour la défendre contre notre menace. **Durant le reste de la guerre, les Turcs restèrent sur la défensive alors que nous prenions avantage sur avantage.** À tel point qu'une fois la paix venue, nous avions fait 35 000 prisonniers, tué, blessé ou mis hors de combat un nombre à peu près égal de leurs hommes, tout en ayant occupé plus de 25 000 km² de territoire ennemi au prix de pertes minimes.

Nous n'avions pourtant pas encore compris alors que Wejh constituait pour nous le grand tournant. Nous pensions y être arrivés à seule fin de **couper la voie ferrée** et c'est dans ce but que l'on me dépêcha. **Il s'agissait en même temps de prendre Médine, quartier général et principale garnison des Turcs.**

Je tombai malade en route et passai dix jours allongé sous une tente, n'ayant rien de mieux à faire que de réfléchir sur la guerre et d'analyser plus rationnellement notre action menée jusqu'alors empiriquement. [...]

« La guerre du Hedjaz »

En matière de théorie militaire, mes connaissances étaient acceptables. En effet, à Oxford, bien des années plus tôt, la curiosité m'avait conduit, par-delà Napoléon jusqu'à Clausewitz et son école, à lire Caemmerer [1], Moltke [2], Goltz [3] et les Français plus récents. Ces ouvrages m'avaient semblé très partiels. Après avoir survolé Jomini [4] et Willisen [5], j'avais trouvé des principes plus larges au XVIII^e siècle, chez Saxe [6], Guibert [7] et leurs disciples. [...] Et voici que je me trouvais soudain confronté à l'action, amené à trouver une adéquation immédiate entre mes lectures et nos mouvements actuels.

Les livres me désignaient sans la moindre hésitation le but de toute guerre : *"La destruction des forces organisées de l'adversaire"* par une *"bataille décisive"*. La victoire ne pouvait s'acquérir qu'au prix du sang. [...] En y réfléchissant, je réalisai pour la première fois que nous avions remporté la guerre du Hedjaz. Nous tenions 99 % du territoire. Les Turcs pouvaient en occuper le reste jusqu'à ce que la paix ou le jugement dernier leur démontrent la futilité de s'y agripper ainsi. Cette étape de la guerre était gagnée. **A quoi bon dès lors nous préoccuper de Médine ?** Il ne s'agissait ni d'une base pour nous, comme Rabegh, ni d'une menace pour les Turcs, comme Wejh. **Pour les uns comme pour les autres, ce n'était rien de plus qu'une impasse.** Les Turcs s'étaient installés sur la défensive, immobiles. [...] **Contenus, ils étaient inoffensifs.** Si nous les faisons prisonniers, il nous faudrait les nourrir et les surveiller à nos frais, en Égypte. Si nous les chassions vers le nord et les repoussons en Syrie, ils rallieraient le gros de l'armée qui nous bloquait au Sinaï. **C'était donc là où ils se trouvaient qu'ils étaient le mieux. Puisqu'ils tenaient à Médine et voulaient la garder, grand bien leur fasse !**

Tout cela était loin du rituel de la guerre prôné par Foch. [...] Sa guerre moderne, Foch la disait "absolue". Au cours d'une telle guerre, deux nations aux croyances incompatibles les éprouaient par la force. [...] La lutte entre la France et l'Allemagne était régie par ces principes. [...]

Je réfléchis alors aux objectifs des Arabes et j'en conclus qu'ils étaient géographiques et consistaient à occuper toutes les terres d'Orient où l'on parle arabe. Dans ce cadre, il se pouvait que nous tuions des Turcs. Nous ne les aimions guère, cependant **"tuer des Turcs" ne serait jamais pour nous ni prétexte ni but.** S'ils acceptaient de partir tranquillement, notre guerre serait terminée. [...]

« Ne jamais livrer bataille à l'ennemi »

Pour ma part, mon devoir était de commander. Je me mis donc à étudier cette notion de commandement et à l'analyser en envisageant à la fois la **stratégie**, les **objectifs de la guerre**, le **point de vue synoptique** qui replace toute chose dans une perspective d'ensemble, et la **tactique**, c'est-à-dire les moyens mis en œuvre au service de la fin stratégique, les marches de l'escalier en quelque sorte. Je discernai trois éléments : **algébrique**, **biologique** et **psychologique**.

Le facteur algébrique

Le premier [...] traitait de conditions invariables, immuables et bien connues : l'espace, le temps, les éléments inorganiques comme les reliefs, les climats, les voies ferrées. [...]

En ce qui concernait les Arabes, ce **facteur algébrique** devrait tenir compte en premier lieu de la **superficie** à

conquérir. Je me mis à calculer combien de km² (360 000 peut-être...) et à envisager la manière dont les Turcs allaient les défendre. Ils installeraient sans doute une ligne de tranchées d'un bout à l'autre de la vallée. Il fallait pour cela présumer que nous attaquerions toutes bannières déployées, mais **qu'advient-il si nous fonctionnions de manière plus indéfinie, comme une influence, une idée, une chose invulnérable, intangible, sans front ni arrière, évanescence comme un gaz ?** Les armées ressemblaient à des plantes, immobiles, profondément enracinées, nourries jusqu'à la tête grâce à leurs longues tiges. **Nous, nous pouvions être comme un souffle qui va où bon lui semble.** [...]

Le Turc [...] croirait la rébellion absolue, comme la guerre, et y réagirait de manière analogue. Mais l'analogie est de la foutaise et faire la guerre contre une révolte, aussi inapproprié et lent que de manger la soupe au couteau. [...]

Le facteur biologique

Le second facteur était **biologique**. [...] Les philosophes de la guerre [...] avaient érigé en principe l'un des éléments dont il se composait : "l'effusion du sang". [...]

Mais limiter cet art à l'élément humain, c'était, me semblait-il, le rétrécir indûment. Il fallait l'appliquer autant aux objets qu'aux êtres vivants. **Dans l'armée turque, le matériel était rare et précieux, les hommes plus nombreux que les équipements. Notre rôle était donc d'anéantir ces derniers plutôt que l'armée.** La destruction d'un pont, d'un rail, d'une machine, d'un canon ou d'un explosif à grande puissance nous rapportait plus que la mort d'un soldat turc. [...] Il nous fallait impérativement obtenir une supériorité quelconque, fulmicoton ou mitrailleuse, peu importait pourvu que nous sachions en tirer le bénéfice le plus tangible.

Foch avait défini ce principe mais en l'appliquant aux hommes : **ce qui importe, c'est de disposer de la supériorité à l'endroit critique et lors de l'attaque. Nous pouvions appliquer ce précepte au matériel et obtenir la supériorité à un moment crucial. Tant en ce qui concerne les hommes que les équipements, nous pouvions retourner la doctrine de Foch.** Nous pouvions être partout plus faibles que l'ennemi sauf pour un point, dans un domaine.

La plupart des guerres sont des guerres de contact, les deux armées essayant de ne pas se perdre de vue afin d'éviter la surprise tactique. **Notre guerre à nous serait une guerre de décrochage.** Il nous faudrait contenir les Turcs par la silencieuse menace d'un désert vaste et inconnu et ne nous découvrir qu'au moment de l'attaque. **Celle-ci pourrait n'être que fictive, dirigée non pas contre leurs troupes, mais contre leurs équipements. Elle ne chercherait pas à atteindre leurs forces principales ou leurs points faibles mais le matériel le plus accessible.** Si nous coupions une voie ferrée, ce serait un segment de rail nu et cela constituerait un succès tactique. Nous transformerions ce procédé en règle [...] et **forgerions finalement en nous l'habitude inconsciente de ne jamais, au grand jamais, livrer bataille à l'ennemi.** Cela concordait avec mes conclusions numériques de n'offrir en aucun cas de cible à l'ennemi. Sur notre front, les Turcs qui, de toute la guerre, n'ont jamais eu l'occasion de tirer sur nous sont nombreux. Il en résulta que nous ne fûmes jamais sur la défensive, si ce n'est que très rarement par accident.

Corollaire d'une telle règle : **le Renseignement** devait être **parfaitement efficace** et nous permettre d'établir nos

plans en toute certitude. L'agent principal du Renseignement devait d'une certaine façon être la tête pensante du général (c'est de Feuquières [9] qui, le premier, fit cette remarque). Son savoir devait être sans faille et ne laisser aucune place au hasard. Aucun des états-majors que j'ai pu voir n'accordait autant de soin et d'importance à ce service que nous.

Le facteur psychologique

Le troisième élément qui régit l'art du commandement semblait être d'ordre psychologique. [...] Nous devons toucher l'esprit de la nation qui nous soutenait à l'arrière ainsi que celui du pays ennemi qui attendait le verdict, comme celui des pays neutres qui observait. [...]

Une province ne nous était acquise que lorsque nous avions appris aux civils qui y vivaient à mourir pour notre idéal de liberté. La présence ou l'absence de l'ennemi était finalement peu importante.

« Il faut attaquer là où l'ennemi ne se trouve pas »

Ce raisonnement me fit comprendre que prendre La Mecque d'assaut ou même l'affamer rapidement afin qu'elle capitule ne constituait pas la meilleure stratégie. Ce qu'il nous fallait, c'était voir le plus grand nombre possible de soldats ennemis installés à Médine ou dans tout autre endroit où ils ne fussent pas dangereux. La question de l'alimentation finirait bien par les confiner aux voies ferrées et ils seraient les bienvenus sur le chemin de fer du Hedjaz, sur celui de Transjordanie et sur ceux de Palestine, de Damas et d'Alep pour toute la durée de la guerre, aussi longtemps qu'ils nous laisseraient les 999 autres millièmes du monde arabe.

S'ils se disposaient à évacuer trop tôt - ce qui constituerait une première étape vers une concentration dans cette petite région où leurs effectifs leur permettraient d'obtenir une écrasante supériorité -, nous tenterions alors de leur rendre confiance, non pas brutalement mais en réduisant nos campagnes contre eux. L'idéal pour nous était de laisser leur chemin de fer opérationnel mais de justesse, tout en lui occasionnant le maximum de pertes et de désagréments. J'endommageai donc légèrement la voie. Suffisamment pour harceler l'ennemi sans qu'il puisse craindre que l'on finisse par le détruire.

Je revins ensuite à dos de chameau jusqu'à Wejh pour démontrer à mes chefs que la guerre arabe était géographique et que si l'armée turque constituait un obstacle pour nous, elle n'était certainement pas une cible. Notre objectif était d'en rechercher le maillon le plus faible, d'y exercer notre pression jusqu'à ce que le temps fit s'écrouler la masse entière. Les guerriers des tribus, ces hommes sans aucune expérience de la guerre régulière mais qui avaient pour atouts la mobilité, l'endurance, l'intelligence individuelle, la connaissance du pays et le courage, représentaient nos principales ressources. Il nous fallait imposer aux Turcs la plus longue défense passive possible - qui constitue la forme la plus coûteuse de toutes les guerres - en étendant notre propre front au maximum. Du point de vue tactique, il importait de mettre au point un type d'armée extrêmement mobile, puissamment équipée, aussi réduite que possible, et de l'utiliser successivement sur des points dispersés du front turc afin de contraindre l'ennemi à renforcer ses postes de surveillance au-delà du minimum économique de vingt hommes. Il ne fallait pas évaluer la puis-

sance de notre force de frappe à nos seuls effectifs. Le rapport avec la superficie à couvrir déterminait le caractère de la guerre. Pour peu que nous soyons cinq fois plus mobiles que les Turcs, nous pouvions leur tenir tête avec un cinquième de leurs troupes. [...]

Notre succès était assuré et pouvait être démontré sur papier dès que l'on avait assimilé le rapport espace/effectifs. Le combat n'était pas physique, mais minéral. Se battre était finalement une erreur. Tout ce que nous rapporterait une bataille, c'était les munitions qu'y gaspillerait l'ennemi. Notre victoire ne dépendait pas des batailles mais de l'occupation du maximum de territoire. [...]

Mes supérieurs ne me suivirent pas dans tous mes raisonnements mais ils me laissèrent jouer la partie à ma guise. Nous partîmes d'abord vers Akaba qui fut prise sans peine. Nous prîmes ensuite Tafiléh, puis Azrak et Deraa, et finalement Damas. [...] Tout le centre de l'Arabie (cette région désolée dont il n'existe pas de carte), depuis La Mecque jusqu'à Bagdad et Alep, était contrôlé par des détachements méharistes.

Par leur caractère, ces opérations étaient plus proches d'une guerre navale que d'opérations terrestres ordinaires. Cela venait de leur mobilité, de leur ubiquité et de leur autonomie par rapport aux bases et aux communications. De plus, elles négligeaient les accidents de terrain, les aires stratégiques, les directions ou les points fixes. Le maître de la mer a la plus grande liberté : il peut s'engager dans la guerre autant qu'il lui convient. Qui est le maître du désert n'est pas moins heureux. Des rezzous de méharistes, aussi autonomes que des navires, pouvaient évoluer sans danger le long de la frontière terrestre de l'ennemi, en se dérochant de justesse à la vue des postes répartis en bordure des terres cultivées, lancer une percée ou un raid dans ses lignes, à l'endroit précis qui semblait le plus opportun, le plus aisé ou le plus rentable et ce, avec la certitude de pouvoir à tout moment se retirer en un endroit inaccessible aux Turcs. Notre liberté de mouvement était renforcée par notre connaissance intime du front désertique syrien, pays historiquement indéfendable contre une attaque lancée à partir de l'Est et dont j'avais souvent traversé la majeure partie à pied, avant la guerre, en refaisant les mouvements de Saladin ou d'Ibrahim Pacha. À mesure que notre expérience de la guerre s'approfondissait, nous devînmes experts en cette forme d'intuition géographique décrite par Bourcet [10] lorsqu'il parle de concilier en une carte mentale le terrain connu et l'inconnu.

Notre tactique restait celle des coups plutôt que des poussées. Nous n'essayions jamais de conserver ou d'exploiter un avantage mais de nous mettre rapidement hors de portée pour frapper à nouveau ailleurs. Nous utilisions la force la plus réduite possible, le plus rapidement possible, le plus loin possible. Si l'action avait duré jusqu'à ce que l'ennemi ait modifié son dispositif de résistance, nous aurions enfreint l'esprit de notre règle fondamentale : lui refuser toute cible.

La vitesse et la portée indispensables nous étaient acquises grâce à l'extrême frugalité des hommes du désert et à leur très grande efficacité lorsqu'ils montent leurs chameaux de raids. Le chameau est un animal difficile qui exige d'être mené avec un art consommé mais qui, en retour, se révèle très performant. Nous ne disposions d'aucun mode de ravitaillement : chaque homme était autosuffisant et transportait à

sa selle, depuis la base maritime de départ, six semaines de nourriture individuelle. La ration ordinaire pour ce délai consistait en un demi-sac de 20 kg de farine. Ceux qui se nourrissaient plus luxueusement emportaient en outre un peu de riz afin de changer l'ordinaire. Chaque homme était son propre boulanger et pétrissait sa farine pour en confectionner des galettes sans levain cuites au feu. Nous transportions environ un demi-litre d'eau potable par personne. Les chameaux ne s'abreuvaient que tous les 2 jours et nous n'avions aucune raison d'être mieux lotis que nos montures. Certains d'entre nous ne s'abreuvaient jamais entre les puits, mais il s'agissait d'hommes endurcis. La plupart d'entre nous buvaient beaucoup à chaque puits et une fois durant les jours sans eau. Dans la chaleur de l'été, les chameaux d'Arabie rallient sans problème deux points d'eau distants de 350 km, ce qui représente trois journées de marche à bonne allure. Le pays n'est pas aussi aride qu'on le dépeint et ce rayon fut toujours supérieur à nos besoins. Les puits sont rarement éloignés de plus de 150 km. Nous en parcourions aisément 75 par jour et s'il le fallait absolument, nous pouvions progresser de près de 170 km en une journée.

Six semaines de nourriture nous garantissaient un rayon d'action de plus de 1 500 km et retour, ce qui (comme la pinte d'eau) était plus que ce qu'il nous fallut jamais, même dans un pays aussi étendu que l'Arabie. Il était possible, - même si pour moi, méhariste novice, le mot pénible eût mieux convenu - de parcourir en un mois 2 250 km sans ravitaillement et sans jamais craindre de mourir de faim car chacun de nous voyageait sur 100 kg de viande en puissance. [...]

Nous ne nous embarrassions jamais de chameaux de main. Chaque homme transportait 100 cartouches et un fusil ou bien encore deux guerriers formaient ensemble une équipe "automatique" qui se partageait une mitrailleuse et ses bandes de munitions. Ils dormaient dans leurs vêtements de route et se portèrent assez bien jusqu'à l'hiver de 1917-1918 qui nous surprit sur les contreforts de l'Édom, derrière la mer Morte, à plus de 1 500 m. Nous perdîmes alors beaucoup d'hommes et de chameaux. Ils moururent de froid ou furent ensevelis sous la neige qui, durant des semaines, recouvrit les hautes terres. Nous avons demandé des tentes, des bottes et des couvertures en Égypte mais en vain. Pour seule réponse, on nous fit observer que l'Arabie était un pays tropical !

L'équipement des rezzous visait à la simplicité mais détenait cependant une supériorité technique sur les Turcs dans le domaine le plus critique. Nous disposions en **abondance de mitrailleuses légères que nous n'utilisons pas comme mitrailleuses mais comme fusils automatiques** (l'arme du franc-tireur). [...] Nous nous fîmes une autre spécialité des **explosifs à forte puissance**. [...] À la fin de la guerre, nous démolissions à peu de frais et en toute sécurité n'importe quelle quantité de voies et de ponts. [...]

La distribution des rezzous était fort peu orthodoxe. Impossible de mélanger ou de combiner les tribus, car elles se détestaient ou se soupçonnaient mutuellement. De même, il était hors de question d'utiliser les guerriers d'une tribu sur le territoire d'une autre. Nous tentions donc de disperser nos forces le plus largement possible afin de lancer en même temps le plus grand nombre de raids. Nous ajoutions la fluidité à leur vitesse normale en visant une région le lundi, une autre le mardi, une troisième le mercredi. Ce qui augmentait beaucoup

leur mobilité naturelle et nous conférait d'incalculables avantages, car nos forces se renouvelaient, mettant en action des hommes frais dans chaque nouvelle zone tribale. Nous préservions ainsi notre énergie première. **Le désordre maximal était précisément notre équilibre.** [...]

La guerre arabe était simple et individuelle. Chaque homme engagé servait au front en pleine autosuffisance. Nous n'avions ni lignes de communication ni unités de travailleurs. L'efficacité d'un homme lui était propre. [...] Dans la guerre irrégulière, si deux hommes sont réunis, c'est un gaspillage d'un sur deux. L'action isolée, cette forme si simple de la guerre, implique une tension morale et exige beaucoup de chaque soldat. Elle requiert de sa part une initiative, une endurance, un enthousiasme exceptionnels. **Notre objectif était de ramener l'action à une série de combats singuliers.** C'est l'évaluation lourde de conséquences que Napoléon fit des Mamelouks en les comparant aux soldats français qui me donna cette idée. Ardant du Picq [11] en généralisa l'application. [...] Notre valeur dépendait entièrement de notre qualité et non pas de notre quantité. Il fallait que **nous gardions la tête froide en toutes circonstances, car l'excitation et le goût du sang auraient diminué l'efficacité de nos combattants.** Or notre victoire dépendait d'une utilisation précise de la vitesse, des abris, du feu. **La guerre irrégulière est beaucoup plus intellectuelle qu'une charge à la baïonnette.** [...]

Grâce à une persévérance attentive qui s'en tenait strictement aux limites de nos forces et respectait l'esprit de nos théories, nous sommes finalement parvenus à réduire les Turcs à l'impuissance. **Nous pûmes croire à la victoire complète lorsque le général Allenby, par l'immense coup qu'il porta en Palestine, jeta les forces principales de l'ennemi dans une totale confusion et conclut ainsi immédiatement la guerre turque.** Nous étions soulagés d'en finir avec nos souffrances, ruais, personnellement, il m'est arrivé depuis de regretter que cet acte valeureux m'ait privé de l'occasion d'appliquer jusqu'au bout le **principe de Saxe selon lequel on peut gagner une guerre sans livrer de bataille.** [...]

Notre guerre était si bizarre et si lointaine que l'autorité - très discrète en la circonstance - nous abandonna à nous-mêmes. Nous n'avions ni matériel, même de base, ni état-major constitué, ni secrétaires, ni gouvernement, ni télégraphe, ni gloire, ni conventions. L'expérience vous empoignait et mettait à l'épreuve tout votre savoir-faire. Nous avons imaginé pouvoir démontrer que la guerre ou la rébellion d'irréguliers est une science exacte qui ne peut mener qu'au succès pourvu qu'elles disposent de certains éléments et qu'elles soient menées selon certains principes. Nous n'avons pas pu le démontrer car la guerre cessa, mais en voici les thèses.

Il semble bien que toute rébellion doive disposer d'une base inexpugnable, à l'abri non seulement de toute attaque, mais préservée de la crainte même d'une attaque. Les ports de la mer Rouge, le désert, l'esprit des hommes que nous rallions à notre cause nous donnaient cette base.

Cette rébellion doit avoir pour adversaire une armée d'occupation complexe, disciplinée mais trop restreinte pour satisfaire à la doctrine de la dispersion en surface, trop peu nombreuse pour adapter ses effectifs à l'espace et être à même d'effectuer un contrôle du territoire à partir de ses postes fortifiés.

La rébellion doit pouvoir compter sur une population amie, non point activement engagée mais suffisamment complice pour ne pas révéler à l'ennemi les mouvements des rebelles. On peut mener une rébellion à son terme avec 2 % de population active organisés en force de frappe et 98 % de sympathisants passifs.

Les actifs doivent faire preuve de qualités certaines de vitesse, d'endurance, de mobilité et être indépendants des artères de ravitaillement. Il faut qu'ils disposent de l'équipement technique capable de détruire ou de paralyser les communications organisées par l'ennemi. [...] **Il faut attaquer là où l'ennemi ne se trouve pas.** Ces principes : mobilité, sécurité (refus d'offrir des cibles à l'ennemi), temps, doctrine (il faut se faire un allié de chaque homme) étant acquis, la victoire reviendra aux insurgés car les facteurs algébriques finissent par emporter la décision. La perfection des moyens comme celle de l'intelligence, s'usera en vain contre eux.

Thomas Edward Lawrence

« Guérilla dans le désert, 1916-1918 », extraits

The Evolution of a Revolt, 1920

Traduction de Vercoquin Lenoir

Les intertitres ou les passages en caractères gras sont du professeur ; ils ne figurent pas dans le texte original

[1] Caemmerer, écrivain militaire allemand de la seconde partie du XIX^e siècle (N.d.T.).

[2] Helmut von Moltke (1800-1891), principal artisan de la victoire allemande en 1870 (N.d.T.).

[3] Colmar von der Goltz (1843-1916), théoricien allemand, auteur notamment de *La Nation en armes* (N.d.T.).

[4] Henri de Jomini (1779-1869), Suisse, servit sous Napoléon puis contre l'Empire ; théoricien remarquable, auteur de *L'Art de la guerre* (N.d.T.).

[5] Willisen, écrivain militaire allemand de la seconde partie du XIX^e siècle (N.d.T.).

[6] Maurice de Saxe (1696-1750), au service de la France à partir de 1720. Rempporte la victoire de Fontenoy. Auteur de *Mes rêveries* (N.d.T.).

[7] Jacques de Guibert (1743-1790), théoricien exceptionnel, auteur de *l'Essai général de tactique* (N.d.T.).

[8] Jean Colin (1864-1917), général français, auteur de *Les Transformations de la guerre* (N.d.T.).

[9] Marquis de Feuquières, écrivain militaire français du XVIII^e s. (N.d.T.).

[10] Jean de Bourcet (1700-1780), ingénieur militaire français. Théoricien qui, avec Guibert, influença les conceptions stratégiques de l'armée française. Auteur de *Mémoires militaires sur les frontières de la France* (N.d.T.).

[11] Ardant du Picq (1821-1870), officier français, auteur de *Études sur le combat* (N.d.T.).

À propos de Guérilla dans le désert

« Toute l'admirable acuité de la réflexion de Lawrence se déploie à partir de cette thèse apparemment paradoxale : "se battre était une erreur", qui, par-delà la modernité inutilisable de la guerre "absolue", renoue avec la pensée des grands anciens, le maréchal de Saxe et surtout Sun Tzu [l'Art de la guerre] : "Ceux qui sont experts dans l'art de la guerre soumettent l'armée ennemie sans combat. Ils prennent les villes sans donner l'assaut et renversent un État sans opérations prolongées."

Et il poursuit dans l'Art de la guerre : "Sous la seconde dynastie des Han, Tsan Kung, marquis de Tsan, encercla les rebelles Yao à Yuan Wu, mais pendant plusieurs mois il fut incapable de prendre la ville. Ses officiers et ses hommes étaient malades et couverts d'ulcères. Le roi de Tung Hai dit à Tsan Kung : à présent, vous avez massé vos troupes et encerclé l'ennemi, qui est prêt à combattre jusqu'à la mort. Cela, ce n'est pas de la stratégie. Vous devriez lever le siège. Faites-leur savoir qu'une issue est ouverte, ils s'enfuiront et se disperseront. Alors, il suffira d'un garde champêtre pour les capturer !" C'est exactement ce que Lawrence fit, en se gardant d'attaquer La Mecque et Médine et même de couper complètement le chemin de fer du Hedjaz : "Si l'armée turque constituait un obstacle pour nous, elle n'était certainement pas une cible. Notre objectif était d'en rechercher le maillon le plus faible, d'y exercer notre pression jusqu'à ce que le temps fit s'écrouler la masse entière". Sun Tzu : "Capturer l'armée ennemie vaut mieux que de la détruire. Rempporter cent victoires en cent batailles n'est pas le comble du savoir-faire." [...] "Une armée peut être comparée à l'eau ; l'eau épargne les lieux élevés et gagne les creux ; une armée contourne la force et attaque l'inconsistance." [...]

Olivier Rolin, éditions Complexe, 1992, extraits